

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADELON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique;

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE . . . id.
CAQUE-NANO . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'ordre de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

LA RÉDACTION

AUX GONES DE LYON

Ainsi que nous ne l'avions que trop malheureusement fait pressentir à nos lecteurs, Guignol a succombé!

Il pouvait être sauvé et vivre s'il l'eût voulu; mais il est resté inébranlable, et, après 48 heures d'un stoïcisme de Romain, il s'est enseveli lui-même dans son silence et dans les ONZE numéros de son journal.

Aujourd'hui, pour rendre hommage à notre vaillant Rédacteur en chef, nous publions l'odyssée de cette grande individualité.

ODYSSÉE DE GUIGNOL

Son incarnation.

L'Orgueil et la Jalonsie, irrités des succès de franc-aloï de l'enfant de Laurent Mourguet, s'étaient concertés pour abattre cette gloire lyonnaise, qui, jusqu'à ce jour, avait joui de l'estime et de la sincère affection de ses concitoyens. Ils voulurent tarir cette source de lazzi qui, sans malice et le rire à la bouche, épanouissait l'âme et le cœur de tous, de l'enfant, de l'homme mûr et du vieillard. Ce triomphe toujours croissant de la pauvre marionnette excitait leur colère. Il fallait anéantir cette image fidèle, bonne et naïve du peuple, qui savait se trouver heureuse de la part que Dieu lui avait dévolue dans la distribution des facultés intellectuelles; et qui, sans vanité, se contentait du rôle modeste qui lui était échu, sans ambitionner celui de briller sur un autre théâtre et d'en briguer les dangereux honneurs.

Un jour, jour néfaste, l'Orgueil et la Jalonsie, dis-je, résolurent de troubler cette existence joyeuse et calme; ils se rendirent au castellet, captèrent par des propos insidieux la confiance du pauvre loustic, lui firent croire qu'il était appelé à remplir un mandat humanitaire au nom de la morale publique. Ils lui montrèrent la société perdue de ridicules et de turpitudes, prête à succomber sous les funestes étreintes de la corruption si, par quelque remède énergique, elle n'était sauvée d'une mort certaine.

« Guignol, lui dit le couple monstrueux, ton cœur, ta verve et ton esprit, aidés de l'arme puissante que tu brandis avec une mâle vigueur, doivent régénérer cette société!

« Fais-toi le champion de la vertu outragée et le justicier du vice! Frappe partout où le mal lève sa tête hideuse, et tends une main protectrice au bien qui l'implore.

« Sers-toi, pour cette œuvre de rénovation, de l'instrument que Dieu semble avoir créé pour cela: LA PRESSE!

« Fais-toi journaliste!

Et que du haut de cette tribune universelle ton cri de guerre aille frapper de stupeur les méchants et porter une parole d'espoir aux bons! »

La naïveté de Guignol ne lui permit pas de voir le serpent sous les fleurs. La générosité de son cœur se laissa séduire par cette pensée qu'il se devait à la société, aussi bien qu'à toutes les causes où il y a du bien à faire.

Alors l'Orgueil et la Jalonsie, par l'effet de leur puissance infernale, soufflèrent sur le pantin de bois et l'incarnèrent dans la peau d'un journaliste.

Péripiécies de sa vie de critique.

Guignol, secondé par quelques courageuses triques emblumées, lança le premier numéro de son journal le 20 avril dernier. Sa profession de foi, clairement rédigée, fut un épouvantail qui fit frissonner des pieds à la tête tout ce que la ville contenait d'âmes impures et de consciences écornées. Ce premier mot du moraliste fit crier haro! contre lui; on ne comprenait pas encore le but vers lequel il allait tendre, mais il débutait avec une vigueur, un entrain qui faisaient pressentir une volonté puissante que rien ne saurait faire dévier de la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Pour la majorité, c'était un défenseur, un ami; pour les corrompus, les malignes, les voleurs de réputation, c'était l'ennemi! Et vite, voilà les verveux, les tarés, et toute la séquelle des vicieux, s'unissant, non pour la défense, mais pour la guerre sourde, souterraine, qui use d'astuce, de ruse, afin d'attirer le soldat dans un piège où il devra mourir étouffé par la bête sale et rampante qui n'ose pas l'attaquer en face.

Guignol a lutté; il a dépisté les limiers lancés derrière lui; il a démasqué leurs plans de Tartuffes; et les évolutions de sa trique réformatrice ont continué à caresser l'échine multiple du Vice. Son crayon fantaisiste n'a cessé de croquer les monstruosité sociales en les enfermant dans des mannequins imaginaires.

Alors la séquelle a redoublé de machinations occultes. Elle a effrayé les honnêtes gens en leur appliquant les portraits dans lesquels elle s'était trop bien reconnue. Elle a brailé que rien ne serait respecté par la marionnette incarnée, que les réputations les plus pures seraient salées par la plume des francs chasseurs de vices.

Ces gentils petits messieurs ont crié sur tous les toits et sur tous les tons que l'anonymat derrière lequel se cachait la couardise des triqueurs était une double lâcheté!

Nul n'est prophète dans son pays, on ne le sait que trop; voilà la première raison de cet anonymat tant reproché. Et d'abord: quel est celui de vous, messieurs, qui ait demandé une rétractation qui ne lui ait été accordée? Quel est encore celui qui, se croyant outragé, ait réclamé une de ces réparations que la loi réprovoque, mais que l'honneur exige, auquel elle ait été refusée? Oui, des masques dissimulaient la Rédaction, mais, derrière, il y avait des honorabilités prêtes à répondre de leurs articles.

Qui n'a vu tel animal fouaillé par Guignol, aller insinuant tout haut, que le type mis en scène était une allusion politique ou religieuse; et lorsqu'il signalait une indignité, abusant d'une fortune souvent mal acquise pour satisfaire ses instincts immoraux, l'animal hurlait à l'économie sociale et à l'excitation à la haine des citoyens les uns contre les autres.

La lutte grandissait; la peur enfantait chaque jour des sicaires nouveaux, mais agissant constamment dans l'ombre; Guignol menacé, harcelé, blessé même, restait toujours fier de son droit sur le champ de bataille. Fort de sa conscience, et soutenu par des sympathies nombreuses, il marchait le front haut vers le but qu'il s'était proposé; car il se savait suivi par les honnêtes gens et les hommes de cœur. Et ce but méconnu se dessinait tous les jours. Son impertinente conduite, sa trique vengeresse du salin au bouge, de Bellecour à l'égoût! Partout où la morale était

en danger, l'œil inquisiteur d'un franc chasseur pénétrait, et sa main, arrachant le voile qui couvrait l'ordure, la montrait à nu et la livrait aux risées ou à la justice de l'opinion publique.

Les effets bienfaisants de cette guerre au mal en avait déjà démontré l'utilité; et Guignol, aidé de ses cousins, se flattait d'une prochaine victoire, lorsque l'étrange lettre qu'on a lue dans notre onzième numéro est venue frapper au cœur celui qu'on appelait le Don Quichotte moderne et a amené la catastrophe que nous déplorons comme une calamité publique.

Sa maladie.

Les causes physiques et morales de cette mort prématurée, de ce suicide honorable, sont connues de nos lecteurs.

Après l'horrible attentat commis sur sa personne, Guignol eut conscience de sa fin prochaine. Le mal empiétait à chaque minute, car la blessure s'aggravait de toutes les tortures morales qui avaient assailli le bâtoniste depuis son incarnation: ils ne m'ont pas compris, les malheureux, disait-il, et ma mort va les laisser maîtres de la place... Pauvres victimes, qu'ils guénaient, vous voilà sans défense livrées à leurs attaques. — Allons vertueux XIX^e siècle! dressé ton piédestal de honte, la postérité te tresse des couronnes! O mon Dieu! pardonnez leur! et rendez-moi mon modeste castellet.

Il se tut, et la vie ne se manifesta plus que par des gémissements et des larmes.

Consultation des médecins.

Trois savants docteurs furent appelés: c'était le docteur Piedegloire, le docteur Mercure et le docteur Pasdargentpasdecure. Ce dernier, voyant le délabrement du mobilier du moribond, fit prétexter un demi tour du côté de la porte pour s'éloigner; mais il fut saisi au collet par son confrère le digne Mercure qui lui fit comprendre que, derrière cette pauvre et réelle du malade, se cachaient des amis dévoués de hautes sympathies et de riches appuis. Qu'on pouvait prolonger l'existence du sujet en entretenant son mal et en tirant très gros profit. Pasdargentpasdecure, alléché, se laissa attendrir et consentit à rester. — Piedegloire, qui rêvait la célébrité et voulait se faire un marchepied d'un client si renommé, proposa l'opération césarienne.

C'est alors que le patient, dans un spasme de colère, se dressa sur son séant et fit le signe que l'on sait; puis, son regard foudroyant la ça un dernier éclair qui mit les savants docteurs en fuite, effrayés du coup de foudre qu'ils redoutaient de voir éclater sur eux.

Testament de Guignol.

Un moment de calme étant survenu et la lymphidité du regard du malade ayant permis de constater que, malgré l'état de prostration dans lequel il était, Guignol possédait toute la lucidité de son esprit et toute la sagesse de sa raison, on jugea qu'il fallait en toute hâte mandé un notaire pour recevoir les dernières volontés de celui qui allait passer de vie à trépas. Maître Fidécicommissiolé, le notaire des familles honorables, se présenta assisté des quatre témoins d'usage; et le journaliste agonisant dicta d'une voix ferme et sonore le testament suivant:

« Au moment d'aller rendre mes comptes embrouillé à ce lui qui, seul, a le droit de les épêcher, je veux encore user de mon libre arbitre et faire acte de volonté dernière.

« Je donne et lègue en toute propriété à ceux que je vais désigner, les objets dont je puis disposer, espérant qu'ils en feront un bon et utile usage.

« Au plus grand menteur qui s'est ingénié outre-mesure à dénaturer le sens de mes allégories : — la corde de mon puits pour en faire sortir la vérité.

« A tous les Calebs qui n'ont pas consulté le calendrier depuis 89 : — ma toquante qui règle le soleil.

« Au Grand Puffiste de l'époque : — ma blague à tabac.

« A Cogne-Mou et Claque-Posse, mes bien-aimés cousins : — mes deux meilleures pipes : Aglaé et Proserpine, deux rudes tuyaux.

« A Colombinette, que l'opinion publique a méconnue : — mon pantalon neuf, que, par nature, elle a le droit de porter ; et cela pour faire taire les mauvaises langues.

« A Gnafron, mon cousin fidèle : — mes cervelles et un barème.

« A Caque-Nano : — un fagot de racine de patience et la femme rêvée en fumant sa bouffarde.

« A tous mes collaborateurs inconnus : — un paravent chinois des mieux capitonnés et moi mort pour seul confident.

« A mon imprimeur : — un meilleur caractère et du papier de qualité supérieure et suivie.

« A mon gérant : — le droit de circuler sans muselière, attendu qu'il est assez discret et réservé pour ne japper ni mordre.

« A M. M. Le prote et les compositeurs : — la bourriche de coquilles d'huîtres qu'ils m'ont servie et réservée.

« A mes deux bessons, Regrollinos et Chapotinos : — une émancipation précoce et la considération attachée au nom de leur père, avec laquelle ils pourront faire leur chemin dans le monde.

« A ma chère et bien-aimée Madelon : — un bouclier d'acier trempé pour garantir son cœur des coups que vont lui porter les amateurs de célébrités.

« J'engage ma charmante veuve à se défier des propositions insidieuses qui vont lui être faites pour l'exploitation de la gloire que je lui lègue et du nom qu'elle porte. Qu'elle songe, la pauvre chère, aux tribulations, aux luttes qui ont empoisonné mon existence et causé ma mort.

« A la Société des sciences et arts : — mon cœur, qu'elle aura, je l'espère, la pudeur de ne pas vendre à un Anglais.

« Enfin, et j'attache une importance capitale à ce dernier legs :

« A mon ami Filoselle, qui habite Genève, toute la correspondance ayant trait à mon journal, avec prière et injonction formelle de la faire imprimer sur papier de luxe depuis la première lettre jusqu'à la dernière virgule ; mais dans le seul cas où mes cousins seraient attaqués après ma mort.

Pour l'exécution du présent testament, je nomme et institue pour mes exécuteurs testamentaires, mes trois cousins : Cogne-Mou, Claque-Posse et Caque-Nano.

« Telles sont mes dernières volontés »

Guignol, après la lecture faite par maître Fidéicommissaire, a, d'une main ferme, signé la minute avec les quatre témoins et le notaire.

Dernières paroles

Ce dernier acte accompli, notre héros fit appeler les deux bessons Regrollinos et Chapotinos, et leur parla en ces termes :

« Mes chers enfants, avant de me séparer de vous, je dois vous donner un dernier conseil.

« Puisque par un coup de baguette magique, vous avez grandi en une journée au point d'être de crânes lurons prêts à succéder à votre malheureux père, écoutez la voix de celui qui ne veut pas que sa mort soit vengée.

« Si jamais la destinée vous appelle au périlleux métier de journaliste, rappelez-vous que vos grands cousins sont les colonnes sur lesquels doit s'appuyer votre inexpérience.

« Ne suivez pas les errements de votre père, qui n'a pas su comprendre son temps, qui était l'âge d'or de l'humanité, tandis qu'il le croyait l'âge de fer.

« J'ai stupidement frappé à tort et à travers sur une société que je croyais vicieuse, tandis que, je le reconnais en ce moment, elle est parfaite ! saine au physique et au moral. Remettez les choses à leur place, et pansez les blessures faites par mon aveuglement.

« Oui, je le confesse sans honte : tout ce que j'ai dit est faux !... Demandez-le plutôt à M. le procureur général Dupin, et lisez sa récente brochure.

« Notre époque n'a pas de Cocodès ; il n'y a que des Spartiates !

« Les Cocottes sont des mythes, et toutes les femmes sont des saintes !

« Le XIX^e siècle est en pleine Renaissance ! Jamais la vertu ne s'est élevée à un degré aussi rayonnant !

« Les marchands sont honnêtes, vendent à bons poids et font crédit à tout le monde.

« Les théâtres sont bien administrés, et l'archétype des directeurs est celui que vous connaissez tous.

« Les rédacteurs des grands journaux de Lyon ont été méconnus ; ils ont tous le fond et la forme des

Nodier, des Hugo, des Michelet, des Planche !

« Jetez au feu, mes fils, toutes les marionnettes intempestives qui ont souffleté dans mon arène des vices qui n'existaient pas. Remplacez-les par des poupées de cire vêtues de soie et d'or, n'ayant sur la lèvre que des phrases onctueuses et pleines de charité.

« Vénissieux est le Val qui embaume où vous devez envoyer prendre l'air à toutes les vertus et à toutes les sagesses locales.

« Que mon successeur, si j'en ai un, s'appelle : Institut-Fleuri, que Cogne-Mou signe Rosa-Myose, Claque-Posse, Bouton-de-Sensitive, Caque-Nano, Jasmin-Printemps, et que Madelon soit Angélique.

« En un mot, mes chers bessons, niez votre père, souillez sa mémoire, en montrant à vos contemporains que la vérité, c'est vous, et qu'il n'était que le mensonge ! Je ne serai plus là pour vous contredire, et votre conscience aura ma confession pour se mettre à l'abri. »

Il pressa ses deux fils contre son cœur, poussa un râle suprême, se renversa l'œil éteint ;... il était mort !

Obsèques

Toute la rédaction du *Journal de Guignol*, tant officielle qu'occulte, ayant résolu à l'unanimité de faire des obsèques dignes du vaillant capitaine, tout fut ordonné pour un enterrement hors classe.

La compagnie des pompes funèbres de Pékin, informée du décès de l'illustre personnage, s'offrit spontanément pour en prendre les frais à sa charge, en reconnaissance des signalés services que le chef des triqueurs avait rendus au Céléste-Empire.

Ces offres ayant été acceptées par les exécuteurs testamentaires du défunt, l'ordre et la marche du cortège furent arrêtés ainsi qu'il suit :

Le convoi partit du domicile du défunt, rue Cherche, numéro pioche, à minuit moins trois minutes, par le plus beau clair de lune qui ait jamais éclairé aussi splendide inhumation.

Voici l'ordre dans lequel il a défilé :

Cortège.

1^o Une députation des parfumeurs de Vénissieux, portant sur un brancard le fameux tonneau de réception, ouvrait la marche.

2^o Le futur orchestre du Grand-Théâtre jouait l'air : *En avant Fanfan la tulipe et Guernadier que tu m'affliges.*

3^o La Closerie des lilas et le Salon-Vert, représentés par les plus beaux spécimens de leurs habitués ; et la Bourse par ses plus adroits faiseurs.

4^o Une compagnie de gens de toutes classes, dont la figure épanouie témoignait une joie désordonnée, mais dont les jambes flageolaient d'une étrange façon, et le corps frémissait à chaque instant d'un frisson persistant. Cette compagnie est commandée par la statue de la PEUR.

5^o Un escadron de serruriers, porteurs de trousseaux de clés de recharge, accompagnés d'une nombreuse escouade de buandières, le savon et le batillon en main pour satisfaire aux besoins réitérés des membres de la compagnie des t embleurs qui les précèdent.

6^o Un char immense chargé de basilices vides et pleins, conduit par le célèbre Scringuinos, l'opérateur par excellence de tous les Diatorms présents et futurs.

7^o Les trois grands journaux de Lyon, représentés chacun par une moitié de rédacteur, portant sur trois coussins de velours les insignes du défunt.

Le Salut Public, une mouche sur le nez, était chargé de la vigoureuse trique traditionnelle. — On remarquait que le susdit journal baisait religieusement le picarlat vénéré en se frappant la poitrine.

Le Courrier de Lyon, onctueusement confit dans sa bêtise et noyant sa joie dans les larmes, en arrosait le frétilant salafis dont il était porteur.

Le Progrès, louvoyant en marchant, supportait le cœur empalé de Guignol. — Le respect du délégué du Progrès, pour le précieux viscère, semble indiquer qu'une vieille amitié est douloureusement impressionnée. Aussi, ce reconnaissant délégué s'était fait précéder par deux énormes candélabres garnis de chandelles des six !

8^o L'illustre Gnafron vient immédiatement après ; il est porteur d'une énorme corbeille de *bugnes à l'éperon*, dont le fumet épice excite les convoitises d'une foule de jolies femmes et de bon nombre de vieilles momies mâles, qui se pourléchent au pas sage des appétissantes bugnes. Mais Gnafron, insensible aux œillades et aux prières, maintient énergiquement le voile de deuil qui couvre les pâtisseries croustillantes de sa fabrique.

9^o Le corbillard de première classe chargé du précieux cercueil.

Ce corbillard est traîné par une foule d'oiseaux de proie, de loups-cerviers, de reptiles vénimeux, attelés pêle mèle et conduits par la Colère satisfait qui presse de son mieux la marche de son attelage hétéroclite.

Les cordons du poêle sont tenus par MM. Poisson père, Rognegramme et Comp., Cochiaard et Gros-navet. Ces quatre célébrités guignoliques sont commandées et

surtout poussées par l'illustre Boutondor, dont la figure est épanouie au suprême degré.

10^o Les deux bessons, Regrollinos et Chapotinos, ont brisé leurs lisières et sont hommes faits ; leurs yeux sont secs et lancent des étincelles électriques. Le vide se fait autour d'eux... On est effrayé !

11^o Les cousins de Guignol conduisant le deuil.

Cogne-mou se rongant les ongles.

Claque-posse se sucant les doigts.

Caque-nano machillant le tuyau de sa pipe.

Ce trio dégoûté semble rêver une apothéose ou une résurrection.

12^o L'imprimeur-gérant du *Journal de Guignol*, en crêpe au bras, conduisant le peloton des libraires à brève vent vendeurs de la feuille. Ils sont suivis par une foule de petits marchands de papiers publics en larmes et tenant chacun une pétition à la main. — Cela fait beaucoup rire les libraires, qui, vu la chaleur et pour se désaltérer, portent tous une gourde d'eau claire.

13^o Les amis du défunt, affublés de la longue robe des pénitents noirs : on distingue, par les trous des yeux de la capuche, les faciès qui rougissent de honte de MM. Ventru, le Grand piqueur d'once, Hilarion Satyrus, l'Homme aux trois contrats, Bauanier, Tartufe, l'Épicier, Houillonnas, Joseph Cornaline et Piedplat. Ces illustrations grotesques sont suivies de très-près par leurs élèves, les jeunes inutiles, les voyous et une foule de gamins et gamines, escrocs en herbe. — Cette suite gêne un peu la marche des grands dignitaires de l'ordre, lesquels, par méfiance, tiennent constamment leurs mains sur leurs poches et sur leurs breloques.

14^o Les acteurs, avec ou sans talent, des théâtres subventionnés, l'air vexés d'avoir été passés sous silence par l'illustre Mort. Cette troupe est dirigée par M. Raphaël Félix.

15^o La marche est fermée par une grande quantité de pleureurs et de pleureuses ; ce sont les cocodès et les cocottes, venus pour payer leur tribut de reconnaissance à celui qui les connaissait si bien.

Enterrement.

Le cortège, après avoir parcouru les divers quartiers de la ville, où, partout sur son passage la population bordait les trottoirs, garnissait les fenêtres et s'étagait en gradins jusque sur le toit des maisons illuminées ; le cortège arriva au lieu choisi pour sépulture à Guignol-Journaliste. On aperçut une ombre qui errait à travers les saules et les ifs dont le sol était planté ; son regard anxieux interrogeait l'horizon. Qu'était cette ombre ? qui cherchait-elle ? qui attendait-elle ?... On ne le sut que trop un instant plus tard !

A la porte d'entrée du lieu de repos, le cercueil fut descendu et porté à bras jusqu'au près de la fosse qui devait recevoir la précieuse dépouille.

Déjà de nombreux orateurs, de volumineux manuscrits à la main, se disposaient à prononcer des discours bien sentis, — lorsque l'ombre, qu'on avait remarquée, fendit brusquement la foule ; et éloignant du geste et du regard les porteurs et les fossoyeurs, s'empara du cercueil qu'elle éleve au-dessus de sa tête en s'écriant :

« Cet être m'appartient ! Je suis l'ombre de Laurent Mourguet. Le journaliste seul est mort, Guignol est immortel ! »

Et comme une vision, l'ombre et le cercueil disparurent.

La foule se dispersa.

Douleur publique.

Guignol est mort ! bien mort ! tel est le cri général. De toutes parts, c'est une désolation universelle, une douleur profonde.

La foule éplorée s'écrie : Non ! Guignol n'a pas trahi sa mission !

Guignol a dédaigné de se faire le louangeur du vice et de l'intrigue ! Il a rapproché, sur son âme, les grandes traditions de l'humanité de ses nobles tendances !

Sa mort, qui n'est qu'un martyr volontaire, engendra une génération d'hommes justes et vaillants. Guignol vivra dans les œuvres !

O miracle ! voilà qu'à cette nouvelle, pris de remords, ceux qui lui jetèrent la pierre de son vivant, les puissants, les bourgeois repus, les pharisiens luxurieux et hypocrites se convertissent en foule ; voilà que ses persécuteurs et ceux qui l'ont trahi, ne pouvant acheter cette conscience invulnérable, implorent sa même ire glorieuse :

« Paix et gloire, s'écrient-ils le front dans la poussière, au mort qui a été assez intègre pour préférer le suicide au déshonneur ! »

« Longue vie dans les siècles à la mémoire de la grande marionnette incarnée !!! »

AMEN.

DEPOUILLEMENT
DU PORTEFEUILLE DE GUIGNOL

GUIGNOL EN COLÈRE

REVUE SATIRIQUE

Guignol rencontre Gnafron sortant de chez un notaire; celui-ci tient à la main un papier couvert des pattes de mouches du tabellion : c'est la copie d'un projet de mariage dont il suppose très-attentivement les articles.

Guignol, stupéfait, s'exclame avec emportement.

GUIGNOL.

Ah! ça, mon vieux soiffard, tu bats donc la campagne?...
Ah! sacrebleu! Gnafron appelle une compagne
Au bonheur sans égal de partager son sort...
Le diable, pour le coup, doit ricaner plus fort.
Aurait-il, par hasard, perforé ta cervelle?
Sur ma foi, cette idée est baroque et nouvelle...
Vieux batailleur, pourquoi quitter le célibat?

GNAFRON.

Veux-tu le savoir?... C'est... par amour du combat;
Et puis, vois-tu, Chignol, je sens que je me casse,
Il est temps de semer la graine de ma race;
Elle en vaut bien la peine!

GUIGNOL.

Oui, je le crois aussi.

GNAFRON.

Après tout, j'ai des sens vigoureux, Dieu merci!
Or donc, sans plus tarder, il faut que je convole...
Mais l'hymen est un jeu, le plus malin s'y vole.
Veux-tu, mon vieux Chignol, m'éclairer sur mon choix?

GUIGNOL.

Choisir!... J'aimerais mieux jouer à pile ou croix.
Les femmes, vois-tu bien, c'est la bouteille à l'encre :
C'est doux comme un agneau, c'est méchant comme un
C'est l'incarnation et du mal et du bien; [chancre;
C'est tout!... C'est presque Dieu!... Pourtant, c'est
[moins que rien.
Enfin, puisque tu veux commettre la bévée
De t'enrégimenter, passons donc la revue
De nos plus belles fleurs du sexe féminin,
Types-échantillons que j'ai là sous la main...

Guignol et Gnafron arrivés à la fin du premier rang des types de femmes soumis par notre héros à l'inspection de son ami, celui-ci, qui n'a pu fixer son choix, fait une grimace atroce faute de sujet méritant.

GNAFRON.

Si tu le veux, Chignol, passons au second rang.

La première créature qui se présente n'est plus libre; elle pourrait être mise hors concours; néanmoins, Guignol en fait la biographie comme étude de mœurs.

GUIGNOL.

Celle-ci, plus sévère, — on dit qu'elle a du sang! —
C'est Tartuffe doublé d'un Machiavel étrange;
On croit voir la vertu sur ce beau masque d'ange;
Tout en elle commande, impose le respect;
Dans ses actes, jamais rien ne semble suspect;
Un rien la fait rougir, un mot la scandalise,
Son air mortifié s'assortit à sa mise;
Elle est prompte à blâmer les actions d'autrui,
Elle pleure à propos et rit lorsqu'elle a nui;
Son esprit est tout fiel et par sa calomnie
La paix de maint foyers fut à jamais bannie;
La vipère au front plat use de lâcheté,
Flatte, capte et vomit son venin empesté!
Ses discours en public mettraient le diable en fuite,
Son air saint et béat séduirait un ermite...
Enfin, c'est à ce point, puissante illusion,
Qu'on pourrait lui donner brevet sans caution.

Quand la fausse vertu se cache ainsi voilée
Sa réputation est doublement volée,

**

Cette femme a pour maître un mari convaincu
D'être tout ce qu'il est... triple lâche et... *suffit*...
Tu ris, mon vieux Gnafron?... Oh! va, tu peux m'en croire.
Tiens, je vais te conter la dégoûtante histoire
De ses amours,... lorsqu'elle eût plongé dans l'erreur
L'opinion publique, elle dit à son cœur :
— Je te lâche la bride, impatient esclave;
Zut! du qu'en dira-t-on! je m'en fiche et le brave!
N'ai-je pas un plastron par droit du sacrement?
Le pavillon me couvre, allons y donc gaiement!...
Elle y fut,... mais en vain, car malgré son air vierge,
Les papillons fuyaient la flamme de son cierge...
Alors, lasse d'attendre et lasse de souffrir,
Jusques à son cocher, elle court s'offrir;
Le valet hésitait par respect et par crainte,
Mais elle l'affranchit de la moindre contrainte...
L'afleur qui découvrit dans son œil libertin
Un type non classé dans le genre catin,
Calcula les profits d'une pareille aubaine
Et se laissa river gauchement à la chaîne.
On eût dit, à le voir singer les airs des beaux,
Un pantin grimaçant un amour de métaux.
Pour obtenir de lui quelque tendre caresse
Elle ne reculait devant nulle bassesse;
Pour payer les baisers de cet amant brutal
Elle puisait sans honte au coffre conjugal.
Parfois l'afleur, trouvant le salaire trop mince,
Se faisait marchander, ou bien, tranchant du prince,
Frappait d'un fort impôt, — qu'elle payait toujours, —
Les instants de plaisir consacrés aux amours.
Si madame faisait mine de résistance,
L'afleur, en argousin, la crossait d'importance...
Un beau jour, tout se sut, — non c'était une nuit, —
Cela fit en public scandale, éclat, grand bruit!...
Aujourd'hui, cette dame, avouant l'aventure,
Prétend que le voleur a forcé la serrure.

GNAFRON.

— C'est ignoble, mon cher;... mais le mari, morbleu!
Il s'est vengé, je pense?

GUIGNOL.

— A sa manière, un peu;

Car il vient d'imposer à sa femme, qu'il prêche,
Un amant de son choix : gras, dodu, mine fraîche,
L'œil vif, le cœur ardent, l'esprit toujours tendu
Et... Le reste, mon vieux, est du fruit défendu.

De tous il se défie et craint son entourage...
Mais lorsqu'il sacrifie à son maître, Satan,
A son complice il paie en beaux deniers comptant :
Tel prix pour son silence et tant pour l'adultère;...
C'est fort cher!... mais madame a juré de se taire.
Le mari seul sait tout, et loin de se fâcher,
Il trouve à ce jeu-là les gages du cocher
Et retient sur le prix un magnifique escompte,
Auquel sa lâcheté trouve assez bien son compte...
Que de doubles louis, en bel or jaune et mat,
— Qu'il place chaque année, en rentes sur l'état, —
Sont venus acquitter les faveurs de sa femme!...
Que dis-tu du portrait?...

GNAFRON.

C'est abject! c'est infâme!

Vraiment le sexe faible est un sexe malsain...
Foin de lui! j'y renonce et me fais capucin.

GUIGNOL.

Prendre le capuchon?... Allons donc! tu divagues!
Parmi ces vérités, on mêle bien des blagues :
Toutes les filles d'Eve, après tout, ne sont pas
Vendeuses de plaisir à qui poursuit leurs pas;
Il en est dont le cœur et l'âme vertueuse
Font par de chastes mœurs une famille heureuse.

GNAFRON.

Chignol, il faudrait voir;... J'ai saisi la leçon :
Montre-moi tes vertus ou je reste garçon.

COGNE-MOU.

Les Cocodès de Bellecour

L'OEIL DE VERRE.

Les hommes l'appellent Polycarpe de Saint Estève,
les femmes l'appellent macaque; Guignol l'appellera,
l'œil de verre.

Par quel prodige d'équilibre ce petit carreau de
vitre peut-il se tenir sur son œil à fleur de tête?
c'est un mystère que nul ne songe à approfondir;
Le bruit court qu'il s'est retiré six mois à la
campagne afin d'étudier une manière de le faire tenir
à sa façon.

Grand, bien découpé, il promène sa bêtise indolente
au milieu de ses congénères; Il laisse dédaigneusement
tomber autour lui un regard protecteur que personne
n'a jamais eu envie de ramasser et quand il a montré
au peuple son épais individu, il s'en va dans le cabaret
à la mode, attendre dans un salon les conquêtes qu'il
s'est fait faire par procuration.

Sa devise est *Dur aux faibles, Doux aux forts*; humble
et rampant avec ceux qu'il craint ou dont il est obligé
de reconnaître la supériorité, il est hautain, cassant,
malhonnête avec ses inférieurs ou ceux qui par malheur
peuvent avoir besoin de lui.

Il se huche sur ses écus afin d'avoir un piédestal
quelconque.

Pauvre petit, si vous étiez obligé de gagner votre
vie, quel triste sire vous feriez!

Il n'est pas le seul du reste qui ait ce défaut commun
chez nos cocodès.

Les voir entre eux constitue une étude des plus
intéressantes: la manière dont ils s'abordent, les compliments
qu'il se font sont un thermomètre infallible de leur
situation pécuniaire ou de l'influence que possède celui
qui a le plus d'aplomb, ou l'habit le plus excentrique.

C'est une bourse de bien petites valeurs qui s'estiment
entre elles mais qui n'ont pas cours ailleurs.

Le plus niais fait souvent prime, selon que la veille il a
gagné au jeu ou levé la lorette à la mode.

Le brave ouvrier qui dans sa naïve ignorance les regarde
passer avec envie m'inspire une profonde pitié.

Il leur est bien supérieur, revenant de l'atelier ou il a
gagné son pain à la sueur de son front, tandis qu'eux
ne savent que dépenser bêtement dans les orgies ineptes
d'une oisiveté malsaine, l'argent que leurs parents ont
acquis.

Guignol ne cherche pas à penser, mais il le dit bien
haut, si l'un des deux a son estime, son admiration et ses
sympathies, ce n'est certes pas le cocodès.

Cependant, nous l'avons dit dans le premier de nos articles,
il y a aussi dans les bas fonds de la société des Cocodès
qui ont tous les défauts, tous les vices de ceux dont nous
venons de parler et qui ne les cachent pas sous le vernis
de l'éducation.

Il y a le Cocodès de faubourg, comme le Cocodès de la
ville. Nous les examinerons dans un prochain numéro.

LE PÈRE MINUIT.

Le jour où le père Minuit disparaîtra de ce monde,
Bellecour aura perdu quelque chose, mais ce ne sera pas
son plus bel ornement.

Laid comme un pou il a, malgré son âge, des retours
de jeunesse qui, chaque soir, en font un objet de terre ir
pour les femmes honnêtes et même pour celles qui ne le
sont pas. Malgré son peu de succès, il a cependant des
prétentions, et la plus grotesque, la plus remarquable, la
plus splendide, c'est de vouloir être aimé pour lui-même.

Ce qui le pousse à cela, c'est d'abord une idée d'économie;
puis, il prétend que cette pensée lui procurerait des
satisfactions intimes.

Le jour où une femme lui passera la main dans les
quelques cheveux qui lui restent, en disant : « Je t'aime,
Arthur! » sera le plus beau jour de sa vie.

Toujours le premier à la musique, il est aussi l'un des
derniers à quitter la place. Il faut le voir quand les allées
désertes ne renferment plus que quelques rares cocottes,
aller de l'une à l'autre, poursuivant sa chimère et offrant
à chacune un cœur dont personne n'a jamais voulu.

Quand sa chasse a été infructueuse, on le voit tristement
regagner son domicile en contant son infortune à l'écho
de toutes les allées sombres dans les encoignures
desquelles il regarde avec soin pensant y découvrir la
femme qui doit l'aimer.

Infortuné père Minuit, je ne crois pas que ta patience,
digne d'éloges, soit jamais couronnée de succès. Obligé
de te contenter de plaisirs moins difficiles à te procurer,
tu devrais comprendre la cause de cette obligation et,
laissant à de plus jeunes ces illusions d'un autre âge, te
draper stoïquement dans ta trop verte vieillesse.

Le jour où le père Minuit disparaîtra de ce monde, la
place Bellecour aura perdu quelque chose, mais ce ne sera
pas son plus bel ornement.

CLIQUE-POSSE.

LES FEMMES DES PLATTES.

On nomme *platte*, à Lyon, le bateau à laver où se réunissent les blanchisseuses de la ville pour détériorer le linge et la réputation de leurs pratiques.

Ces estimables industrielles prétendent avoir pour patronne, sainte Eulalie, vierge et martyre, mère de sept enfants et morte en couche du deuxième.

Je répète textuellement les paroles de ma blanchisseuse, qui ne m'a pas paru, je l'avoue, bien ferrée sur la légende dorée et avoir jamais lu les Bollandistes.

Bien peu de femmes des *plattes* brillent par leur beauté; vieilles en général, elles ont un caractère qui a dû être aigri par des malheurs que je ne veux pas connaître, et ce caractère se manifeste par des interpellations qui n'ont rien de parlementaire.

Un malheureux passant vient-il à s'arrêter devant un bateau à laver, il est immédiatement l'objet de clameurs désagréables, fût-il beau comme le Bacchus indien, les yeux perçants des mégères lui découvrent des défauts et au besoin, en inventant, elles le hueront dans un langage trop accentué.

Mais le sublime du genre et le spectacle le plus grotesque qui se puisse rêver, c'est de voir une dispute entre deux lavandières. Commencant par des allusions malignes, nos deux antagonistes en arrivent bientôt à leur répertoire classique, les qualifications les plus métaphoriques se croisent, tandis que leurs voisines, tranquillement appuyées sur leur *batillon*, assistent froidement à la répétition d'une scène qu'elles joueront peut-être demain.

Mais bientôt la fureur augmentant, la mémoire épuisée ne donnant plus d'injures, les deux adversaires s'avancent l'une vers l'autre, et bientôt une lutte s'engage, lutte homérique à laquelle il n'a jusqu'à présent manqué qu'un poète pour aller à la postérité.

Suivant l'usage antique et solennel, les bonnets sont les premières victimes du combat, bientôt les cheveux les suivent et vont joncher le linge étendu par terre; coups de pieds, coups de poings, coups d'ongles, tout marche à souhait jusqu'à ce que le maître de la *platte*, brave marinier, habitué à ces pugilats, vienne séparer les deux combattantes qui, épuisées, haletantes, retrouvent alors la parole pour recommencer une lutte verbale.

Bien heureux celui qui a pu assister à quelques-unes de ces luttes épiques; sa mémoire s'est enrichie d'un vocabulaire original, mais dont il fera bien de ne pas se servir dans les salons du grand monde.

On comprend que la victime la plus réelle du combat est la pratique de la *buyandière*, dont le linge, foulé au pied, sali, déchiré, ne rentre entre ses mains qu'après avoir éprouvé de nombreuses blessures.

Malgré ces petits défauts de caractère, les femmes des *plattes* ont bon cœur: si l'une de leurs compagnes, épuisée par son métier fatigant, vient à tomber malade, elle est presque toujours sûre de trouver quelques sous qui l'aident à traverser de mauvais jours. Cette manière de faire peut bien racheter quelques écarts de langage et des manières un peu trop émanicipées.

En somme, les femmes des *plattes* sont de braves femmes, et il suffirait, pour qu'elles méritassent une absolution complète, qu'elles consentissent à devenir un peu moins susceptibles, et à laver un peu mieux le linge qu'on leur confie.

GNAPRON.

BUGNES A L'ÉPERON

— Ah! mon Dieu! Et ta blague que tu oublies! disait à son mari la femme d'un jeune avocat.

— Merci, épouse attentionnée, répondit le Jules Favre en herbe. Oublier ma blague! En voilà une étourderie!

— En effet, répliqua l'épouse, pour un avocat, c'est impardonnable, car la blague tient au palais.

* *

M. de C..., ayant à se louer du service de son valet de chambre, lui remit une gratification. Le valet de chambre fut ému de ce procédé.

— Que Monsieur me pardonne, dit-il, mais c'est à peine si j'ose accepter; j'ai tant trompé Monsieur.

— Comment! tu m'as trompé?

Hélas! Monsieur m'avait chargé de surveiller la conduite de sa maîtresse; j'ai toujours assuré à Monsieur qu'elle lui était fidèle, tandis qu'au contraire...

— Vas-tu te taire, imbécile; est-ce que tu crois que je te te paye pour me dire la vérité?

* *

Un cocodès *pané*, ayant rencontré une cocotte qui jadis a eu des bontés pour lui, résolut de lui faire une politesse et de lui offrir un rafraîchissement peu coûteux, de la bière, par exemple. Mais comment faire accepter de la bière à une cocotte? Voici le moyen que trouva notre homme:

— Belle dame, dit-il à la cocotte en entrant avec elle dans un café, demandez la consommation que vous voudrez, excepté de la bière.

— Tiens!... Et pourquoi?...

— Parce que dans ce café ils n'ont que de la bière de Venise, qui coûte 6 fr. la bouteille, et c'est vraiment trop cher.

— Oh! ma foi, tant pis! s'écria l'aimable cocotte, c'est justement de la bière que je veux, moi, na!

— Soit, dit le cocodès, et, poussant un hypocrite soupir, il demanda: eh! Garçon! une bouteille de bière.

La domestique de madame *** était félicitée par une autre bonne d'être dans une aristocratique maison, où l'on devait faire danser l'anse du panier.

— Allons donc! fit la maritonne indignée: Une vraie baraque! ma chère; ça vit d'aumône, et le panier même n'a plus d'anse!

THÉÂTRES.

GRAND-THÉÂTRE. — Tout un orchestre à renouveler pour l'année théâtrale 1865-66. — Avis aux virtuoses du pavé, cours et basses-cours, au besoin.

CÉLESTINS — *la Belle Hélène*, ce triste hors-d'œuvre, servi 150 fois au nez des Parisiens, et qu'on nous a envoyé suffisamment faisant, avec Mlle Schneider, l'actrice portant le chef-d'œuvre, n'a pas obtenu, à Lyon, le succès offembachique qu'on en attendait.

Cette littérature, jambe en-l'air, est sans doute écrite à l'usage de nos sexagénaires éreintés ou de nos Cocodès cantharidés.

Voilà toute l'appréciation que Guignol en peut faire.

CORRESPONDANCE

A M. César Boulbick. — Parnon-canne-à-tordre est intervenue pour cause majeure; mais elle savait bien qu'une mère reconnaît toujours son enfant. — *Sérénité* a trop de surface pour notre périmètre. — Et puis: la tombe rendra-t-elle la victime!...

A M. Porc-Epic. — Merci! — On fera fourbir votre arme, et s'il y a résurrection on la lancera dans la mêlée.

A M. S. Reyrier. — Merci de votre bienveillante attention. Guignol, en mourant, souhaite plus de succès, c'est-à-dire plus de durée à votre entreprise qu'à la sienne. — Deux de ses cousins sont nantis des passe-contrôle.

A M. Argus Coclès. — Vous avez deviné: les circonstances... et puis autre chose. — Cadet Tranquille et ses amis couvrent tout ce qui n'est pas découvert. — L'embryon sera un simple fœtus à moins d'un miracle imprévu... — S'ils s'accomplissent; vous savez ce qui vous reste à faire;

A M. Carcagneux. — S'il n'était pas mort, il vous répondrait: mon brave, je vous le dirais bien vous y voir! — Réécitez *l'In Manus*; c'est un bien bon bouillon.

A M^{me} Z. Z. — Si tous l'eussent compris comme vous, ne laisserait pas deux orphelins.

A M. J. Darnier. — Pour vous dire oui, il faudrait qu'il pût vous répondre autrement que dans son N° 12. — Or donc, ses exécuteurs testamentaires disent: Non! jusqu'à plus amples et plus clairs renseignements.

A M^{lle} Simonette. — Il sera pleuré, nous n'en doutons pas, mais il laissera bien aussi quelques transports de joie! — Si cette joie est digne son âme pardonnera.

A M. Chelu Patichon. — C'est nature!... on connaît le personnage, et s. Guignol n'était disparu de l'arène, et camée et le vôtre que nous avons trouvé par hasard dans les archives du défunt, cela ferait une magnifique paire de breloques.

A M. Clajueret. — Sa démission a été acceptée; et si le gapien revient jamais faire faction sur la frontière que vous savez, il comptera un peu sur vous. — Mais!...

A M. Panné-Gyrique. — Il n'est pas couëne si dur, qui ne se bucle. — Attendez...

A M^{lle} Pie-Borgne. — Vos regrets lui seront envoyés dans l'autre monde. — Merci!

A M. S. D. — La Rédaction du *Journal de Guignol* pousse énergiquement toute participation aux infâmes manœuvres que vous nous signalez. Elle les blâme et les déplore tout autant que vous.

TELEGRAPHIE PRIVÉE

Service spécial du JOURNAL DE GUIGNOL

Un médium de Philadelphie nous écrit qu'un Esprit, évoqué par lui, vient de lui faire la communication suivante:

« Comme Vichnou, GUIGNOL se réincarnera! »

Quand?... Nul ne le sait! Espoir donc et lions-nous au programme qui dit:

JE PARAIS QUAND BON ME SEMBLE

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME

LYON. IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5.

Annonces et Réclames.

M. GUIGNOL. Discretion. MARIAGES.

L'honorable Watson Guignol a toujours pour directeur, depuis 10 ans, M. Guignol, son fondateur.

Quelques Cocodès, d'un physique désavantageux et d'une intelligence nulle, dont les grands parents étaient magons, charpentier, marchands des Quatre-Saisons et valets d'écurie, mais dont

les pères ont acquis une grande fortune dans les affaires, désirent épouser des jeunes filles riches, jolies et surtout d'une vieille et authentique noblesse.

RASOIRS et PLUMES GUIGNOL

Incomparables pour les personnes qui ont la peau délicate. — Demander à MM. X. Y. Z. s'ils ont été satisfaits des rasoirs de Guignol. Quant aux plumes, ce sont celles qui ont écrit toutes seules les portraits tant remarqués du *Journal de Guignol*.

PENSIONNAT VADELON. Après 30 années d'expérience raisonnées, Mme Vadelon peut assurer que sa méthode d'éducation des jeunes filles est la seule rationnelle. Aucune des enfants confiées à ses soins n'a pris dans l'année aucune impure des Cocottes. Tous sont d'excellentes élèves, douces et soumissives, ayant en horreur le maquillage et le goinf etc. recommandant avec zèle les coutures de leurs maris vouées pieusement en culte de saint Cotret.

N. B. La eroline, le piano, les faux-cheveux et les romans de M. Ponson du Terrail sont rigoureusement prohibés. Toute lettre émanée d'avoir lu le *Salut public* sera renvoyée à ses parents.